Ami du Clergé du 24 décembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — *Souhaits de bonne année :* Traditions chrétiennes dans la famille, 769. — *Epiphanie :* La foi, 770.
Pour l'Epiphanie. — La vocation des Mages et leur fidélité à la grâce, 771.
Pour la fête de la Sainte Famille. — L'amour de Marie, le dévouement de Joseph, l'obéissance de Jésus, 773.
Les Saints Patrons. — *Sainte Geneviève, Patronne de Paris :* Ce qu'elle a fait pour Paris pendant sa vie et après sa mort, 775.
Sujets de circonstance. — *Pour une Messe de Syndicats de la C. F. T. C. :* Ce qu'ils apportent et ce qu'ils demandent à l'Eglise, 777.
Table des matières de l'année 1936. — Table synthétique, 779. — Table analytique, 783.

LE MOT DU PASTEUR

Souhaits de bonne année

TRADITIONS CHRÉTIENNES DANS LA FAMILLE

Mes frères,

De bon cœur je me conforme au vieil usage et je viens vous offrir, en qualité de pasteur de vos âmes, mes souhaits de bonne année.

La paroisse est une famille spirituelle, dont, après Dieu, je suis le père.

Je n'ai pas à forcer mes sentiments pour vouloir du bien à tous et à chacun de vous. Mais il m'est difficile de préciser dans une formule tout ce que je demande à Dieu pour votre bonheur. Ce que je peux vous dire, c'est que je voudrais que l'année 1937 marquât en chacune de vos familles un progrès dans l'œuvre actuelle par excellence : le retour aux traditions chrétiennes.

C'est pourquoi, en demandant avec vous au bon Dieu de vous épargner les afflictions, les déceptions, les revers dans les biens de la terre, laissez-moi vous rappeler qu'une famille heureuse, c'est la famille selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire la famille où les traditions chrétiennes sont en honneur.

A ce foyer, avec des enfants dans les bras des parents comme des nids sur les branches des arbres, règne la religion. Chacun des deux époux y joue son rôle, de même les enfants.

I. — *Rôle de la mère*

La mère règle sa maison, rend le mari heureux, élève les enfants. Quelqu'un disait : « Hélas ! ni les évêques, ni les prêtres ne referont la France moderne, si les mères chrétiennes ne viennent à leur aide. Dieu a confié aux mères le berceau de l'homme. » Au vrai, la véritable mère ne perd jamais de vue sa mission. Elle se dit : « Cet enfant sera ce que je le ferai ; il sera sauvé si je le sauve, il sera damné si je le damne. » Aussi, dès l'âge le plus tendre, elle fait prendre à son enfant les bonnes habitudes chrétiennes, acclimate sa petite âme à la prière, à la pratique des vertus. Et cette nourriture de l'âme, elle la réduit en menues bouchées ; elle la prépare, l'assaisonne de manière à stimuler l'appétit de son enfant. Celui-ci arrivé à l'âge de fréquenter le catéchisme, elle l'y envoie assidûment.

Etes-vous cette mère de famille ?

II. — *Rôle du père*

Quant au père, ses devoirs particuliers sont en harmonie avec son autorité de chef. Comme la mère, il veille, il parle, il agit, unissant la fermeté qui n'exclut pas la tendresse à la tendresse qui n'exclut pas la fermeté. Chef incontesté de la famille, il se croit comme tel obligé d'en être le modèle, surtout dans le service de Dieu, et si le soin de son propre salut l'oblige de vivre en chrétien, la charge des siens le rend plus attentif observateur des commandements de Dieu et de l'Eglise. De tels exemples, les enfants ne les oublient jamais.

Etes-vous ce père de famille ?

III. — *Rôle des enfants*

Et au sein du foyer selon le cœur de Dieu, les enfants, jeunes gens et jeunes filles, sont pleins de respect, d'obéissance et d'affection pour leurs parents et leurs grands-parents.

Bien formés, bien éduqués, leur religion s'accompagne d'une piété sérieuse, éclairée, conquérante. Leurs actes de chrétiens et de chrétiennes s'épanouissent comme les branches d'un arbre qui porte sans doute des feuilles et des fleurs, mais surtout des fruits, c'est-à-dire des vertus solides et savoureuses.

Etes-vous ces jeunes gens ? ces jeunes filles ? êtes-vous ces enfants ?

* *

Que chacun de vous examine sa conscience et prenne des résolutions bien définies.

Un pieux jeune homme, du nom de Junien, fils d'un compagnon du roi Clovis, avait tout quitté, dès l'âge de 15 ans, pour se réfugier dans une grotte sur les bords de la Vienne ; il n'en sortait que pour aller prier à l'ombre d'une immense aubépine. C'est sous cet arbre en fleurs qu'on l'enterra, raconte la légende, après quarante ans de cette vie mortifiée ; et l'aubépine ne disparut que pour faire place à un monastère, qui, lui même, servit de berceau à la ville actuelle de Saint-Junien [1].

M. f., dans votre foyer, ayez en honneur les traditions chrétiennes ; conservez-y ou replacez-y le Dieu de l'amour, de l'union, de la paix : votre foyer restera ou deviendra l'aubépine en fleurs, une famille bénie, dont les branches abriteront votre tombeau.

Et, pour conclure, je vous laisse l'exhortation de S. Paul à ses fidèles : « Persévérez dans la

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. II, p. 92.

prière et dans la supplication. Et, sans oublier l'action de grâces, faites connaître à Dieu vos demandes et vos souhaits ; et qu'enfin la paix de Dieu, qui dépasse tout ce que nous pouvons sentir, garde vos cœurs et vos intelligences dans le Christ Jésus. » (Phil., IV, 6, 7). Ainsi soit-il.

Epiphanie

LA FOI

Mes frères,

Vous donnez des journées entières à votre gagne-pain, et c'est nécessaire. Vous donnez de longues heures à vos plaisirs légitimes, et c'est acceptable. Ne pourriez-vous pas accorder quelques moments à une réflexion personnelle sur la réalité la plus grave : la foi, qui est la clef du ciel ?

Cela, je viens vous le signaler en cette solennité de l'Epiphanie, car dans la personne des Mages nous avons été appelés au bienfait de la foi.

La foi consiste dans l'adhésion ferme, inébranlable à tout ce que Dieu nous a révélé et nous propose de croire par son Eglise.

Comment entre-t-on et comment reste-t-on dans la foi ? Telle est la double question que nous allons examiner.

I. — *Comment entre-t-on dans la foi ?*

Quand les Mages aperçurent l'étoile inconnue, prédite depuis longtemps par Balaam, illuminés plus encore par une grâce intérieure, ils firent l'acte de foi et résolurent de partir pour aller adorer le Sauveur, né en Judée.

Or, au baptême de chacun de vous, cette foi a été déposée dans votre âme en germe fécond de lumière et de vie.

Cependant, l'on entend parfois cette plainte : « Vous êtes bien heureux d'avoir la foi ; moi, je ne l'ai pas ; je n'arrive pas à l'avoir. » Serait-il donc vrai que le don de la foi est inaccessible à certaines âmes ? M. f., Dieu ne refuse jamais sa grâce à ceux qui font tout ce qu'ils peuvent. Dès lors, chacun de nous a l'aptitude suffisante pour entrer dans la foi ; chacun de nous est sûr que Dieu lui en facilitera l'accès, à la condition d'y apporter la bonne volonté de la désirer et la bonne volonté de la chercher.

1. A coup sûr, ceux qui se plaignent de n'avoir pas la foi, c'est qu'ils n'en ont pas un désir profond. Ils ne sont guère tourmentés par ces importantes questions : « D'où vient ce vaste univers dont nous sommes les spectateurs ravis ? D'où venons-nous nous-mêmes, et où allons-nous ? Qu'y a-t-il pour chacun de nous après cette vie ? » Volontiers ils diraient : « La suprême sagesse consiste peut être à ne pas conclure » ; et ils se laissent vivre, persuadés que leur vie se prolongera indéfiniment, sans qu'ils aient besoin de résoudre ces questions.

Assurément, Dieu veut bien faire la moitié du chemin par sa grâce, mais notre liberté a à faire l'autre moitié. La foi est impossible sans la grâce ; mais cette grâce n'est attribuée qu'à celui qui l'implore sincèrement par la prière.

Depuis quand vous êtes-vous humblement agenouillés pour en faire à Dieu la demande ? Depuis quand vous êtes-vous mis vraiment en présence de Dieu avec l'aveu de votre faiblesse et l'expression de votre confiance, en lui disant comme l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie ! » A qui garde la foi en soi-même, Dieu ne saurait donner la foi en lui. Pour qu'il vienne, il faut l'appeler. « Mon pauvre frère, a écrit François Coppée, il faut demander à Dieu la foi, il faut prier pour croire. »

2. A la bonne volonté de désirer la foi, joignez la bonne volonté de la chercher. La foi procède de ce qu'on apprend, de ce qu'on comprend.

Dans l'Evangile vous avez lu la parabole de la drachme perdue : « Quelle est la femme qui, possédant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume aussitôt sa lampe pour chercher la drachme perdue ? Et quand elle l'a trouvée, elle appelle ses amies, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi. » (Luc, XV, 8-10). Voilà l'histoire de beaucoup. Ils ont la santé, la science, les plaisirs, la richesse, ils ont les neuf drachmes précieusement enfermées dans leur coffre-fort ; mais la dixième, où est-elle ? Qu'est devenue leur foi ? Ils l'ont perdue ; il faut la chercher, et quand on la cherche, on la trouve.

D'abord en soi-même. Raisonnez un peu, consultez vos lumières naturelles, et facilement vous conclurez en faveur de la foi. — Ensuite dans les livres sérieux. Relisez votre catéchisme, votre Evangile, votre Histoire Sainte, la vie de chrétiens illustres, etc. « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton. Et si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne, » déclarait Pasteur. — Enfin à l'église, dans l'audition de la parole de Dieu. M. f., lorsque vous êtes malades, vous allez au médecin ; si vous avez une affaire à débrouiller, vous allez à l'avocat ; et pour placer de l'argent, vous allez chez un banquier. Pour trouver la foi, allez au prêtre : il est l'organe autorisé de la vérité.

Je viens de vous montrer comment on entre dans la foi, voyons maintenant comment on reste dans la foi.

II. — *Comment reste-t-on dans la foi ?*

Au lieu de retourner vers Hérode, selon qu'il était convenu, les Mages, sur l'ordre du ciel, « s'en retournèrent chez eux par une autre route. » Ce faisant, ils nous fournissent une importante leçon.

M. f., notre pays c'est le ciel, et c'est la foi qui nous y conduit. Par conséquent, il ne faut pas suivre des routes où nous risquerions de la renier. On peut perdre la santé de son âme par des imprudences, aussi facilement qu'on peut perdre par des imprudences sa santé physique.

Dès lors, échappez aux discours impies. Certes, vous serez forcés d'en entendre dans les ateliers, les usines, les marchés, les salons. Ne vous lais-

sez pas influencer. D'ailleurs, que sont, la plupart du temps, les personnes qui attaquent la foi ? Interrogez-les et vous constaterez qu'elles sont plus ignorantes en matière de foi qu'un enfant de dix ans. Ou bien, informez-vous, et vous apprendrez sur leur compte quantité de choses peu honorables qui vous expliqueront leur haine farouche contre une foi qui les gêne.

Plus que les conversations, les lectures peuvent être dangereuses. C'est pour cela que l'Eglise met à l'Index, c'est-à-dire interdit formellement, les ouvrages capables d'induire les fidèles en erreur et de troubler leur foi. Jamais vous ne serez trop sévères dans le choix de vos lectures. Défiez-vous des brochures, livres et journaux dont les auteurs ne jouissent pas d'une réputation catholique certaine. Ceux qui prétendent qu'on doit lire « le pour et le contre » pour se renseigner, ressemblent au malade qui voudrait essayer et les drogues qui soulagent et celles qui empoisonnent.

Votre foi encore peut être, plus ou moins, touchée par le scandale des indifférents. M. f., en prenant conscience du monde qui vous entoure, vous avez remarqué que telle et telle personne, intelligente et posée, peut-être même instruite, vivait complètement en dehors de la foi. Cela vous a surpris ; puis des « pourquoi » se sont posés et imposés à votre esprit; finalement, vous vous êtes demandé si la raison de cette indifférence n'était pas légitime. Oh ! non, certes, car elle n'est basée sur aucune conviction. Ne le voit-on pas à l'heure de la mort ? Combien peu veulent se hasarder au grand voyage sans le secours de la foi ! Dupuytren, l'une des célébrités médicales du siècle dernier, après avoir vécu en matérialiste, voulut mourir en chrétien, confessé, communié, pieux comme un enfant.

* *

M. f., soyez donc des hommes de foi. La foi est notre trésor : le trésor des révélations divines qui éclairent notre vie au milieu des ombres de cette terre; le trésor avec lequel nous gagnerons le ciel. « Tout commence ici bas par la foi, tout s'achève par la vision de Dieu. » (S. Augustin). Travaillons à conquérir la foi, si nous ne l'avons pas ; travaillons à la garder, si nous la possédons.

POUR L'ÉPIPHANIE

LA VOCATION DES MAGES ET LEUR FIDÉLITÉ A LA GRACE

Mes frères,

La liturgie continue de dérouler sous nos yeux les souvenirs de la nativité du Sauveur.

Après avoir fait mémoire, en la nuit de Noël, de la visite des bergers de Bethléem au petit enfant né dans une étable, voici qu'elle commémore, et cette fois en grande pompe, par une fête spéciale et solennelle, une autre visite, celle des Mages de l'Orient, princes et savants venus s'agenouiller aussi devant l'enfant.

Le souvenir de l'adoration des bergers se trouve perdu dans la célébration du mystère de Noël ; le souvenir de l'adoration des Mages se voit mis en pleine lumière par une solennité dont l'écho se prolonge pendant toute une octave dans les offices de l'Eglise. Cette différence ne va-t-elle pas heurter l'esprit égalitaire des hommes d'aujourd'hui, et ne vont-ils pas accuser l'Eglise de flatter les riches et les grands ? Ce serait bien mal interpréter la liturgie catholique.

Il est bien vrai que cette liturgie marque une différence. Mais si l'Epiphanie met ainsi en relief la démarche des Mages, c'est que cette démarche est une des grandes dates de l'histoire du salut de l'humanité. Dès ce jour là, Dieu affirme l'universalité de la rédemption : il appelle les païens comme les Juifs.

Pour bien comprendre le sens de cette fête, appliquons-nous à y voir la célébration de l'anniversaire de la vocation du monde païen à la foi ; et pour en retirer des leçons pratiques, soulignons les beaux exemples de fidélité à cette vocation que nous donnent les rois mages.

I. — *Vocation des paiens à la foi*

Certes, dès le commencement Dieu a voulu le salut de tous les hommes. De même que l'Eglise doit être catholique, c'est-à-dire universelle, faite pour les noirs comme pour les blancs, pour les pauvres comme pour les riches, pour les simples comme pour les savants, si l'on veut reconnaître en elle la marque de l'institution divine, ainsi le salut doit être offert à tous les hommes, si l'on veut y voir une œuvre de Dieu. Un Dieu partial ne serait pas le Dieu juste.

L'annonce d'un Sauveur faite à Adam et Eve après leur chute s'adressait donc à l'humanité tout entière. Pourtant Dieu s'était choisi un peuple pour maintenir vivant, à travers les erreurs et les déchéances des nations, le souvenir de cette rédemption à venir.

Les grâces nécessaires n'avaient pas été refusées aux Egyptiens, aux Grecs, aux Romains, pendant la longue période qui précéda la venue du Sauveur. Ces peuples connurent même des héros de sainteté, tel le saint homme Job, pour ne citer que le plus célèbre. Et Notre-Seigneur lui-même rendra témoignage à la foi de certains païens qu'il mettra bien au-dessus de la foi de son peuple : « En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. »

Néanmoins, entre toutes les nations, il y avait eu une nation élue : le peuple juif. Dieu n'avait cessé de lui parler par les Patriarches, par les Prophètes, par les sages. Même aux heures les plus sombres de son histoire, la lumière de jours meilleurs, de jours de paix et de félicité, n'avait cessé de luire à l'horizon, pour entretenir sa foi et encourager ses espérances. Si manifeste avait été la prédilection divine pour la nation juive, qu'ils n'étaient pas loin de croire à la religion de la race. Ils se tenaient pour assurés de leur salut,

parce qu'ils avaient pour père Abraham Notre-Seigneur devra réagir, pendant les trois années de ses prédications, contre cette mentalité particulariste.

L'Epiphanie affirme bien haut la pensée de Dieu. Une étoile merveilleuse projette ses rayons en terre païenne, elle éclaire des âmes de bonne volonté, elle les attire vers le Sauveur du monde. Devant ce Sauveur, les Mages, représentants des peuples étrangers, vont succéder aux bergers, représentants du peuple juif, et par là, dès l'apparition du Rédempteur et avant même qu'il parle, voici clairement manifestée la vocation de tous les hommes à la foi et au salut, sans distinction ni de races, ni de langues, ni de frontières.

Jour mémorable dans l'histoire de la rédemption du monde ! Nos prières liturgiques de cette fête en parlent comme « des noces de l'Eglise avec l'Epoux céleste. » Aujourd'hui, en effet, se fait l'union de l'Eglise universelle avec le Dieu Rédempteur.

Ne nous arrêtons donc pas, comme des enfants, à regarder seulement le passage de cette caravane féerique des Mages et à jouir de sa beauté spectaculaire. Au delà du merveilleux défilé et de son décor, voyons l'admirable bonté de Dieu qui nous appelle de nos ténèbres et de nos péchés à la lumière et à la vie. Et faisons bien nôtre la prière de l'Eglise : « O Dieu, puisque nous vous avons connu par la foi, donnez nous d'être conduits jusqu'à la contemplation de votre grandeur ! »

Pour que se réalise ce vœu, pour que nous arrivions au terme de cette foi et de cette union avec Dieu, suivons les exemples de fidélité à la grâce de cette vocation que nous donnent les Mages.

II. — *Fidélité des Mages à cette vocation*

Exemples magnifiques ! Notre-Seigneur devait y penser plus tard quand il mettait en parallèle la foi des païens et l'incrédulité des Juifs. Ils doivent être un modèle pour nous tous qui avons été appelés à la suite des Mages.

Que de difficultés en effet n'eut pas à surmonter leur foi !

D'abord, l'incertitude de l'appel qui leur était adressé. Les bergers, préparés par les traditions prophétiques, avaient reçu de l'ange du Seigneur un message clair et un signalement circonstancié du Messie : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur. Et voici ce qui vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche. » (Luc, II, 10-12). Les Mages au contraire n'avaient entendu que l'appel mystérieux d'une étoile dont l'apparition, selon les on-dit de leur pays, marquerait la naissance du Libérateur du monde. L'étoile annonciatrice des temps nouveaux, était-ce bien celle qu'ils venaient d'entrevoir dans le ciel ?

L'indifférence générale de leurs compatriotes n'était pas faite pour les engager à suivre leurs pressentiments intérieurs. Un phénomène d'une telle portée aurait dû faire l'étonnement de l'univers et mettre tous les peuples en marche vers Bethléem. Et ils ne sont qu'un chiffre insignifiant — la tradition les fixe à trois — à s'émouvoir de l'apparition de ce météore inconnu !

Avec de telles incertitudes au départ, est-ce bien la peine d'entreprendre un si long et si difficile voyage ? Vraiment, pour une affaire de cette importance, Dieu pourrait choisir d'autres moyens d'information. Ne vont-ils pas être la risée de leurs compatriotes s'ils reviennent de leur lointaine expédition sans avoir rien découvert ?

Et quand, malgré tout, ils se sont mis en route, quelle déception et quelle tentation de retour en arrière, que la disparition momentanée de l'étoile qui les avait guidés ! N'étaient-ils pas des rêveurs, des pêcheurs de lune, qui avaient cru... mais qui s'étaient trompés ? Si c'était Dieu qui les appelait du haut de son ciel, s'amuserait-il ainsi à jouer à cache-cache avec de pauvres hommes ?

Ils ne se découragent pas. Ils poursuivent leurs recherches. Puisque le ciel se tait, ils interrogent la terre. Mais justement cette terre qui aurait dû être ébranlée dans ses profondeurs par la naissance de son Messie, ignore tout. A Jérusalem, les autorités ne savent rien. Le Sanhédrin fournit bien les données prophétiques : le Messie doit naître à Bethléem ; mais si c'était chose accomplie, il semble que cela se saurait.

Lorsqu'enfin ils atteignent le but, les premières impressions ne sont pas faites pour les rassurer et les convaincre : un petit enfant apparemment comme les autres; autour de son berceau, une femme et son époux de bien modeste condition ; pour demeure, sans doute une chambre ou une maison de troisième ordre qu'on a fini par louer après le reflux de la foule venue pour le recensement. C'est cela le début d'une ère nouvelle ? C'est pour ces pauvres gens et pour leur petit qu'ils ont fait pareil voyage, demandé audience au roi Hérode, chargé de cadeaux princiers leurs chameaux et leurs serviteurs ?

En dépit de tous ces obstacles, malgré toutes ces difficultés, contre toutes ces apparences décevantes, les Mages s'agenouillent, adorent, offrent leurs présents. Leur foi n'a pas chancelé en cours de route ; elle n'hésite pas au terme du voyage. Et pourtant c'étaient hier des païens, ce sont aujourd'hui des grands et des savants.

Encore une fois, exemples admirables des Mages ! Je sais que la grâce de Dieu les a accompagnés et soutenus : sa grâce intérieure qui éclaire et qui pousse au-dedans, et sa grâce extérieure, comme la réapparition de l'étoile. Il n'en reste pas moins que cette grâce n'est pas demeurée inutile, parce qu'elle a trouvé des âmes dociles à ses lumières et à ses mouvements, des âmes droites ne cherchant que la vérité, des âmes généreuses prêtes à tout pour la conquérir.

* *

Un de nos chers poètes catholiques (Louis Mercier) adresse aux Mages cette prière que nous

pouvons faire nôtre en finissant, car elle résume tout cet entretien :

O rois mystérieux, qui fûtes jugés dignes
De voir, au firmament, luire un astre d'amour,
Nous implorons de vous une faveur insigne :
Donnez-nous d'imiter votre foi sans détour ;
Délivrez notre esprit de l'orgueil et du doute
Qu'enfante le savoir des faux mages du jour !

Oui ! en ce jour de l'Epiphanie, de la manifestation, un astre d'amour a lui sur nous, l'astre de l'amour miséricordieux qui annonçait des jours nouveaux, les jours de la foi, que suivrait l'éternité de gloire. Dieu n'avait pas mis l'immense majorité du monde au ban de l'humanité A nous, comme aux Juifs, le salut s'offrait. Les Mages furent, à cette minute solennelle, nos représentants et les prémices de la conversion du monde. Ils prirent la tête du mouvement qui mènerait au Sauveur, les unes après les autres, toutes les nations de la terre. Ils suivirent l'étoile avec une foi simple et intrépide.

L'Epiphanie se renouvelle pour chacun de nous : la manifestation de Dieu pendant les années de l'éducation et du catéchisme, la manifestation de Dieu dans la sainteté de son Eglise en face des crimes ou des hontes de ceux qui la combattent, la manifestation de Dieu dans tel ou tel événement de notre vie privée : grâce intérieure, épreuve, miracle même. Puissions-nous, à chacune de ces grâces, apporter la fidélité des Mages, même si parfois l'étoile qui nous guide pâlit ou disparaît ! Instruits par leur exemple, nous savons qu'au terme nous trouverons le Sauveur, ici-bas dans la foi et là-haut dans la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

L'AMOUR DE MARIE, LE DÉVOUEMENT DE JOSEPH, L'OBÉISSANCE DE JÉSUS

Mes frères,

L'Eglise a situé la fête de la Sainte Famille parmi les fêtes qui font cortège au gracieux mystère de Noël : la Circoncision, l'Epiphanie, le Saint Nom de Jésus. Il semble qu'il y ait là une indication : l'invitation à contempler le bonheur paisible de cette famille, pour en subir l'attrait.

D'où venait ce bonheur, malgré la pauvreté, le travail, les angoisses de la Sainte Famille ? De ce que chaque membre qui la composait pratiquait les vertus qui font les familles heureuses : Marie, l'épouse, l'amour tendre et chaste pour son époux ; Joseph, le père nourricier, le dévouement total à Jésus et à Marie dont il avait la charge ; Jésus, l'enfant, l'obéissance filiale à ses parents.

Arrêtons-nous aujourd'hui à considérer ces devoirs particuliers de chacun, dont le respect est le secret du bonheur familial.

I. — *L'amour de Marie*

Lorsqu'on veut parler de l'amour de Marie pour S. Joseph, on ne sait quels mots humains choisir ; on a peur de trébucher à chaque parole qu'on prononce, tellement on craint de manquer de délicatesse en ces matières. Il faudrait un autre langage, le langage tout spirituel des anges, pour exprimer assez respectueusement et religieusement les rapports angéliques de la Vierge avec Joseph.

Car ces deux cœurs s'aimèrent d'un amour très réel d'époux, mais sans trouble, sans secousses, sans meurtrissures de leur cœur virginal. Seule, l'intervention de la main de Dieu et la sensibilité de ces âmes à ses plus légères impulsions peuvent expliquer quelque chose de ce mystère.

Intérieurement ou extérieurement, Dieu avait révélé à Marie, et sans doute à Joseph, que leur alliance lui serait agréable, qu'il la voulait, qu'elle serait uniquement union des cœurs et des volontés, où ils garderaient ensemble leur virginité déjà promise à Dieu. Au degré de sainteté qu'ils avaient atteint, leurs pensées, leurs désirs, leurs volontés entièrement possédés par les pensées, les désirs, les volontés de Dieu, s'enferment dans les limites de cette volonté divine que la Providence leur manifestait, sans voir plus loin, sans chercher davantage, sans se préoccuper de rien plus. Et alors ils s'unirent l'un à l'autre très véritablement, très réellement, très tendrement, d'un mariage vrai qui faisait de Marie l'épouse de Joseph et de Joseph l'époux de Marie ; mais aussi très virginalement. Marie s'était donnée à Joseph comme sainte Cécile se donnerait à Valérianus, et Joseph s'était donné à Marie comme S. Alexis se donnerait à Eudoxa. Ils s'étaient donnés « comme on se donnerait des joyaux déjà consacrés à Dieu, qu'on livrerait à des mains pures pour les faire garder avec un souverain respect [1]. » Ils s'étaient donnés, comme le Christ se donnerait à son Eglise, dont le mariage, selon l'enseignement de S. Paul, symbolise l'union, pour l'amour et la gloire de Dieu seul.

Ainsi Marie avait consenti de plein cœur à son union avec S. Joseph ; elle lui avait voué un véritable amour d'épouse ; rien n'a jamais vieilli la fraîcheur de sa première tendresse.

On se rend compte à la lecture de l'Evangile, par exemple au récit du recouvrement de Jésus au Temple, à la manière dont la Vierge parle à son enfant, de leur angoisse commune : « Voici que votre père et moi nous vous cherchions, tout désolés. » Rien qu'à cette façon de s'exprimer, on sent que chez elle la douleur maternelle se double de la peine qu'elle éprouve pour son époux. Son amour conjugal n'a jamais empiété sur son amour virginal, mais pareillement son amour de Vierge n'a rien enlevé à la profondeur, à la tendresse, à la sensibilité de son amour d'épouse.

II. — *Le dévouement de S Joseph*

De son côté, S. Joseph fut le dévouement même à la Vierge et à l'Enfant dont la divine Providence lui avait confié la charge.

[1] R. de la Broise, *La Sainte Vierge*, p. 71.

Sans doute, Marie eut la part du travail nécessaire à la subsistance de la Sainte Famille, comme S. Joseph eut sa part d'amour. Marie vaquait aux soins du ménage, à l'entretien de son époux et de son enfant, voire à d'autres travaux qui lui permettaient d'aider plus malheureux qu'eux-mêmes.

Plus tard, l'enfant aussi travaillera. Jeune homme, Jésus ne resta plus toujours près de sa mère; il ne fréquenta pas davantage les écoles des Docteurs de la loi; il gagna le pain de la Sainte Famille, lui aussi, par le travail de ses mains. Nous savons qu'il prit le métier de S. Joseph, par les réflexions étonnées de ceux qui l'entendaient : dans l'émerveillement où les jetait sa parole, ils ne disaient pas seulement de lui : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? » ils disaient aussi bien : « N'est-ce pas le charpentier ? »

Pourtant, si, dans la famille telle que Dieu l'a établie, l'autorité revient à l'époux, à lui aussi d'assurer les fatigues de gagne-pain. Chaque matin donc, Joseph partait pour son atelier ou son chantier de charpentier, c'est-à-dire, tour à tour, de bûcheron, de menuisier, de charron même. A l'époque, la division du travail n'existait pas comme aujourd'hui. Nous savons par l'histoire que tous ces métiers du bois se confondaient sous la même enseigne de charpentier.

S. Joseph s'adonnait à sa tâche journalière avec d'autant plus de dévouement qu'il savait son rôle providentiel d'être le chef et le nourricier de la Sainte Famille. Dieu l'avait voulu pour cela entre autres, et il le savait. Et pour ce juste, qui n'avait d'autre règle que la volonté de Dieu, cette volonté divine était de tout point obéie. Là encore, l'Evangile rend indirectement témoignage à ce dévouement de S. Joseph. Quand les Nazaréens parlent de lui, ils le désignent sous le titre d'ouvrier ou de charpentier : Jésus, n'est-ce pas « le fils du charpentier » ? disent-ils en s'étonnant de la science admirable de Jésus. Il aimait à ce point son métier, que ce métier était devenu comme son nom propre, le nom sous lequel le désignaient ses compatriotes de Nazareth.

Et de la part de cet homme, cet amour du travail, la patience dans ses fatigues, son acceptation jusqu'à ses derniers jours étaient choses d'autant plus méritoires que, vu la mission de Jésus à laquelle il se trouvait mêlé, il aurait pu humainement rêver d'une autre condition et d'un autre sort. Les moyens ne manquaient pas à la Providence de pourvoir autrement à la vie de Marie et de Jésus. S. Joseph ne récrimine pas contre celui que Dieu a choisi.

III. — *L'obéissance de l'enfant*

N'avait-il pas sous les yeux le modèle jusqu'à l'héroïsme de cette obéissance à la volonté divine, son Jésus fait obéissant, *factus obediens?*

L'obéissance de Jésus à Marie et à Joseph fut tellement la vertu caractéristique de cet enfant que l'Evangile fait tenir dans sa pratique toute la vie cachée de Notre Seigneur : *et erat subditus illis,* « et il leur était soumis. »

Quel sujet d'étonnement de prime abord! Cet enfant est Dieu! Il est le maître du ciel et de la terre; il est infiniment au-dessus de sa mère Marie et de son père nourricier S. Joseph. Et pourtant il n'est pas fait pour lui de dérogation à l'ordre établi dès le commencement dans la famille. Il est l'enfant; son rôle est d'abord d'obéir à ceux que Dieu a constitués les chefs de cette famille sainte entre toutes.

Petit enfant, il obéit surtout à la Vierge sa mère, à qui revient davantage de s'occuper de lui, de former ses habitudes, de l'initier à toutes les lois de sa condition humaine.

Grandi, il entre en apprentissage près de l'établi de son père nourricier; il reçoit et écoute avec docilité la méthode de travail que lui donne le charpentier Joseph; il fait l'ouvrage qu'il lui commande.

Qu'importe qu'il en sache plus long que Marie et que Joseph! Qu'importe qu'il les dépasse par toutes ses vertus! Qu'importe qu'il soit leur Maître et leur Dieu! Dans la famille il est l'enfant. Pour qu'y règne l'ordre voulu de Dieu et par lui la paix, il faut que soit respecté cet ordre essentiel. Sans discuter, sans vouloir en remontrer, sans jamais faire état de sa supériorité, en tout il obéit comme tout enfant, c'est-à-dire comme devrait faire tout enfant; *et erat subditus illis,* « il leur était soumis. »

S'il paraît échapper un jour à leur contrôle, dans le mystère de son séjour au milieu des docteurs du temple de Jérusalem, tandis que les caravanes des pèlerins redescendent vers leur pays, l'Evangile ne le taxe pas d'insubordination. Il nous fait remarquer seulement et par la bouche même de Jésus « qu'il faut être d'abord aux affaires du Père. » Ce qui est rappeler les limites, mais en même temps, le fondement de l'autorité des parents : ils sont les délégués de Dieu auprès de l'enfant, qui doit leur obéir précisément parce qu'ils sont près de lui les représentants de Dieu.

Ainsi, non seulement il donne l'exemple de la parfaite obéissance filiale, mais encore il nous en fait connaître l'obligation, obligation fondée non pas sur l'âge, sur l'expérience, sur les vertus du père et de la mère, mais sur les pouvoirs que Dieu leur communique au jour de leur paternité et de leur maternité. Mais lui seul reste le maître, et à cause de lui les enfants pourraient avoir le droit d'éluder l'obéissance, parce que lui, le Maître suprême, commande clairement autre chose.

* *

En somme, malgré toutes les rudes traverses de son existence, la Sainte Famille fut la famille la plus heureuse de la terre, parce que régnèrent au foyer les vertus qui sont la condition de son bonheur : l'amour vrai et chaste, l'acceptation du travail qui est une loi de nature avant d'être un moyen d'expiation, l'obéissance qui repose sur la hiérarchie établie, et non sur les vertus ou le savoir des individus.

Quelles leçons d'actualité pour nos foyers d'aujourd'hui!

Rappelons-nous que dans le mariage selon Dieu, l'amour n'est pas le plaisir, mais le sentiment délicat et profond qui attache mutuellement les deux époux dans le but d'accomplir les desseins de la Providence sur une union que Dieu a lui même instituée pour l'avenir et pour le ciel.

Rappelons-nous que le travail n'est pas une condition dégradante d'esclave, mais une noblesse qui nous associe à la puissance, à l'activité, à l'œuvre du Dieu créateur, et en même temps, par les fatigues et les peines qu'il entraîne depuis le péché, un moyen d'expier moins douloureusement ici bas les justes châtiments de nos fautes.

Rappelons nous que les parents ne doivent pas démissionner non plus de leurs droits que de leurs devoirs, et qu'abandonner leur autorité pour obéir aux caprices de l'enfant, c'est renverser l'ordre pour introduire le désordre avec tous ses malheurs.

Prions surtout la Sainte Famille de rappeler notre société désaxée, qui a perverti la notion d'amour, qui se cabre sous le fardeau du travail, qui se démet ou se décharge de l'autorité, prions la Sainte Famille de ramener cette société aux lois d'amour, de dévouement et d'obéissance qui feraient sa sainteté et son bonheur. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

Sainte Geneviève, Patronne de Paris

(3 janvier)

CE QU'ELLE A FAIT POUR PARIS PENDANT SA VIE ET APRÈS SA MORT

Mes frères,

Il y a quelques années, le Souverain Pontife donnait comme patronne secondaire à la France l'humble bergère de Domremy, sainte Jeanne d'Arc. Depuis de longs siècles une autre bergère, la douce bergère de Nanterre, est honorée comme la patronne de Paris, capitale de la France. Et c'est avec raison, car si sainte Jeanne d'Arc a sauvé la France, sainte Geneviève de son vivant et bien des fois depuis sa mort, a sauvé Paris.

I

Sainte Geneviève naquit vers 419 à Nanterre, petit village non loin de Paris. Quoique l'iconographie chrétienne la représente une houlette à la main et avec un agneau couché à ses pieds, pas plus que sainte Jeanne d'Arc elle n'était bergère de profession. Comme celle-ci le faisait au bord de la Meuse, Geneviève gardait sur les pentes du Mont Valérien le troupeau de ses parents, Sévère et Géronce. Du reste, elle ne s'adonna que peu d'années à cette occupation. Elle n'avait que dix ou onze ans quand S. Germain évêque d'Auxerre et S. Loup évêque de Troyes se rendant en Angleterre, passèrent par Nanterre et, frappés de son innocence et de sa piété, lui donnèrent le voile des vierges. Peu d'années après, ses parents étant morts, elle quittait Nanterre pour venir à Paris habiter chez sa marraine, dans l'île de la Cité. Cette ville ne va plus cesser désormais d'être l'objet de ses bienfaits ; sainte Geneviève va en devenir la patronne, je veux dire le modèle et la protectrice, avant même d'en porter le titre.

Elle commença par l'édifier par la sainteté de sa vie, sa piété, sa mortification. Elle ne mangeait que deux fois par semaine le jeudi et le dimanche, et sa nourriture consistait uniquement en pain d'orge et quelques fèves. Malgré sa jeunesse elle mérita d'être élevée à une dignité alors très estimée : diriger les autres filles qui faisaient profession de virginité. Elle le fit avec tant de zèle que plusieurs, grâce à ses sages avis et à ses saints exemples, parvinrent à une grande sainteté.

Elle ne vivait pas enfermée dans un couvent ; mais elle fuyait tellement le monde et aimait tant la solitude de sa petite chambre où elle pouvait, tout à son aise, entre ses heures de travail, s'entretenir avec Dieu, qu'elle avait fait de sa demeure un véritable monastère. N'aurait-elle fait qu'embaumer Paris du parfum de ses vertus, pendant les quatre-vingts ans qu'elle vécut, qu'elle mériterait déjà d'en être la patronne et le modèle.

En même temps qu'elles édifient ses compatriotes, ces vertus lui ont gagné le cœur de Dieu et l'ont rendue toute-puissante près de lui ; Geneviève va se servir de cette toute-puissance pour préserver Paris de l'invasion des Huns et le sauver des fureurs d'Attila. Ce barbare, surnommé si justement le « fléau de Dieu », venait de pénétrer en Gaule, à la tête de cinq ou six cent mille guerriers aussi féroces que lui. Ils détruisaient tout sur leur passage, brûlaient les églises et les villages, massacraient les habitants et ne laissaient après eux que ruines et désolation. Paris ne pouvait guère manquer d'exciter leur cupidité et de subir le triste sort des contrées qu'ils avaient pillées. Aussi les habitants qui le pouvaient se disposaient-ils à fuir en emportant leurs biens, au risque de laisser encore davantage la ville à la merci de l'ennemi.

Sainte Geneviève se mit en prière et invita le peuple à en faire autant. Beaucoup l'écoutèrent et passèrent avec elle des jours et des nuits de supplication à l'église, pour apaiser la colère de Dieu. Celui ci se laissa toucher et donna à sa fidèle servante l'assurance que Paris ne serait pas inquiété par l'ennemi. Geneviève s'efforça de faire partager cette assurance à tous ses concitoyens. Ce ne fut pas sans peine. Quelques-uns, affolés par le danger, ne voulaient point la croire, l'accusaient de tromper le peuple et de préparer sa ruine ; ils s'apprêtaient même à la mettre à mort, et il ne fallut rien moins que l'arrivée de l'archidiacre de S. Germain apportant à la Sainte des eulogies de l'évêque défunt pour calmer les esprits.

Faisant confiance à la vaillante vierge inspirée de Dieu, toute la population de Paris resta en ses foyers et bien lui en prit. Contre toute attente, en effet, par une permission de Dieu touché des prières de sainte Geneviève et de ses imitateurs, Attila

passa de la Champagne à Orléans qu'un autre Saint. S. Aignan, sauva comme Geneviève avait sauvé Paris. D'Orléans, les Huns revinrent en Champagne, se faire battre à Châlons-sur-Marne, en 451. Grâce à sainte Geneviève Paris n'avait connu ni les ruines de l'invasion ni les maux presqu'aussi grands de l'émigration.

II

Paris venait à peine d'échapper aux hordes d'Attila que Mérovée, à la tête des Francs, vint l'attaquer et, après un siège de cinq ans, s'en empara. Dieu qui prévoyait que ces barbares se convertiraient bientôt au catholicisme, ne fit rien pour délivrer la ville de leurs attaques ; mais comme celles-ci avaient occasionné une grande famine à Paris et aux environs, en empêchant ou ruinant partout les cultures et les récoltes, sainte Geneviève n'écoutant que sa charité et son courage résolut de venir à nouveau au secours de ses compatriotes.

Remontant sur des bateaux le cours de la Seine, puis celui de l'Aube, elle vient jusqu'à Arcis-sur-Aube où se trouvait du blé en abondance ; elle en achète la charge de onze grands bateaux qu'au milieu de mille dangers elle ramène tout heureuse à Paris. En hâte, elle le fait moudre, transformer en pain savoureux qu'elle fait distribuer à tous, particulièrement aux pauvres.

On devine combien un pareil bienfait venant après la préservation de la ville des coups d'Attila, la rendit populaire et augmenta la vénération qu'on avait pour elle. D'autant plus que Dieu semait les miracles sur ses pas. Déjà, toute jeune fille, elle avait rendu la vue à sa mère Géronce que Dieu avait punie de cécité pour avoir injustement frappé sa fille innocente. A Arcis-sur-Aube elle guérit la femme paralytique d'un officier ; à Troyes elle rouvre les yeux de plusieurs aveugles, délivre des possédés et guérit un grand nombre d'autres malades. Le bruit de ses prodiges s'étend tellement au loin, qu'il pénètre jusqu'en Orient, parvient aux oreilles de S. Siméon le Stylite et que celui-ci, voyant au pied de sa colonne des marchands de Paris, les charge de saluer de sa part leur sainte compatriote et de le recommander à ses prières.

Bien entendu, les princes et les rois n'étaient pas les derniers à l'entourer de respect. Mérovée et son fils Chilpéric quoique païens étaient heureux d'exaucer toutes ses requêtes, et notre sainte en profitait pour demander la grâce de nombreux prisonniers et de pauvres criminels condamnés à mort.

Pour lui être agréable, Clovis devenu chrétien distribue de riches aumônes aux pauvres et aux églises et construit sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Seine, une église dédiée à S. Pierre et à S. Paul ; elle prendra le nom de Sainte-Geneviève après que cette sainte y aura été inhumée. Elle-même en construit une en l'honneur de S. Denys, le premier apôtre de Paris, sur les hauteurs de Montmartre selon les uns, à deux lieues de Paris, à l'emplacement de l'actuelle basilique de St-Denys, selon les autres. Sainte Clotilde, épouse de Clovis, avait pour elle une grande affection ; rien ne lui causait plus de plaisir que les visites de sainte Geneviève, elle la faisait asseoir à ses côtés et aimait à apprendre d'elle les moyens de plaire à Dieu et de se sanctifier à son exemple.

Et c'est ainsi qu'après avoir, pendant de longues années, édifié Paris par ses vertus, l'avoir protégé par ses prières, avoir par des miracles sans nombre secouru les malheureux, aimée et vénérée de tous, sainte Geneviève parvint jusqu'à l'âge de 89 ans. Le 3 janvier 499 selon les uns, le 3 janvier 512 selon les autres, elle rendait sa belle âme à Dieu et celle-ci s'envolait au ciel tandis que les Parisiens en larmes déposaient sa dépouille mortelle dans la crypte construite par S. Denys, et sur laquelle Clovis avait édifié l'église en l'honneur de S. Pierre et de S. Paul.

III

Une fois morts, la plupart des hommes sont bientôt oubliés. Mais il n'en est pas ainsi des saints, leur mémoire reste en bénédiction et beaucoup pourraient dire en mourant, comme sainte Thérèse de Lisieux, que leur mission va seulement commencer. Si la mission charitable de sainte Geneviève ne commença pas à sa mort, puisque toute sa vie n'avait été qu'une suite de bienfaits, du moins elle s'est admirablement continuée depuis son trépas. Les malheureux, les malades, les infirmes accourent à son tombeau comme ils accouraient à elle de son vivant. Les aveugles y recouvrent la vue, les muets la parole, les fiévreux leur guérison, les paralytiques l'usage de leurs membres.

Mais c'est surtout dans les calamités publiques que se montre, aujourd'hui comme dans le passé, la bonté et la puissance au ciel de sainte Geneviève. Dès qu'un fléau quelconque menace leur cité, les Parisiens ont recours à leur illustre patronne. La Seine démesurément grossie par les pluies menace-t-elle de sortir de son lit et d'inonder la ville, bien vite on commence une neuvaine à sainte Geneviève et il n'est pas rare de voir la pluie cesser et l'eau du fleuve décroître. C'est évidemment pour remercier la sainte de bienfaits de ce genre et obtenir sa protection à l'avenir, que la ville de Paris a érigé récemment sur un de ses ponts une colossale statue de sainte Geneviève qui semble commander au fleuve et protéger ses riverains.

Que de fois, également, Paris a eu recours à sa sainte patronne pour être préservé des épidémies ou en être délivré ! Une église, Sainte Geneviève-des-Ardents, rappelait jadis aux Parisiens comment leurs pères avaient été exaucés en pareille circonstance et les invitait à mettre, eux aussi, leur confiance en elle. Et en temps de guerre, surtout, comme ils se souviennent que sainte Geneviève a préservé autrefois leur ville de l'invasion et l'a sauvée de la fureur d'Attila !

En 1914 les Allemands, foulant aux pieds les

traités, venaient de pénétrer en France par la Belgique, ils avançaient à marches forcées sur Paris, ils n'en étaient plus qu'à quarante kilomètres et le bruit du canon chaque jour plus proche jetait l'épouvante dans la capitale. Déjà le gouvernement l'avait quittée pour se réfugier à Bordeaux, beaucoup l'imitaient et fuyaient en hâte. Mais les autres plus confiants avaient commencé une neuvaine à sainte Geneviève, et suppliants se pressaient autour de son tombeau en l'église Saint-Etienne-du-Mont. Or la neuvaine n'était pas achevée que s'accomplissait le miracle de la Marne. Battus dans les plaines catalauniques, les Allemands étaient obligés de rebrousser chemin. Paris était sauvé, et une fois de plus, pour une bonne part sans doute, grâce à sainte Geneviève qui avait donné la clairvoyance et l'audace aux chefs, l'endurance et le courage à nos soldats.

* *

Puisse Paris, puisse la France entière lui en demeurer toujours reconnaissants, car l'un et l'autre peuvent encore avoir besoin de sa protection. Qu'une révolution survienne, c'est encore Paris qui en est le principal théâtre et en souffre le plus; qu'une guerre éclate, c'est lui qui est toujours le point de mire de l'ennemi, non seulement de ses bataillons et de ses canons, mais de ses avions de bombardement qui en si peu de temps peuvent causer tant de ruines en multipliant les incendies et en semant la mort. Daigne sainte Geneviève nous préserver de l'une et de l'autre, ainsi que de tous les fléaux qui affligent l'humanité! Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Messe de Syndicats de la C. F. T. C.

CE QU'ILS APPORTENT ET CE QU'ILS DEMANDENT A L'ÉGLISE

Messieurs, M. b. ch. frères,

Je suis heureux de saluer les dirigeants et les membres des Syndicats Professionnels de Langres et de la région et les hautes personnalités qui sont venues les honorer et les encourager. Je n'ai qu'un regret : c'est d'avoir à le faire en l'absence de Monseigneur l'Evêque, retenu à Paris par la cérémonie de clôture du Centenaire de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires. Avec quel empressement il serait venu vous parler et avec quels accents paternels, vous le savez. Je le ferai en son nom, sans la même éloquence, mais avec la même affection.

I

Que venez-vous faire, sinon rendre hommage à Dieu, que venez-vous demander, sinon une bénédiction, une lumière et une force où s'appuient vos espérances, en venant à l'église pour une messe célébrée à vos intentions au jour de votre premier Congrès? Vous avez été bien inspirés en faisant à la religion dans votre programme une place d'honneur. Je vous félicite de ce geste, mais il est bon d'en préciser le caractère.

On pourrait en conclure, comme de votre titre d'adhérent à la C. F. T. C., que vous êtes un groupe confessionnel, et cela dans le but intéressé de restreindre votre recrutement. Ce n'est pas exact. Il y a parmi vous des chrétiens, sans doute, et je souhaite évidemment que vous le soyez tous et chrétiens modèles; mais vous admettez dans vos rangs des non-catholiques, des non-baptisés et vous n'imposez à vos adhérents aucune condition d'admission d'ordre religieux. Vous n'êtes donc pas un groupement confessionnel, réservé aux catholiques pratiquants; vous êtes un groupement professionnel, à principes chrétiens, ouvert à tous les hommes de bonne volonté qui défendent les intérêts de la profession d'après les principes de la justice et de la charité chrétienne. C'est en cela que vous vous distinguez de la C. G. T. ou Confédération Générale des Travailleurs dont on sait, ses statuts comme ses actes en font foi, qu'elle est à principes socialistes ou communistes. Par exemple, quand elle dit : « Lutte des classes, » vous dites : « Collaboration des classes »; — quand elle revendique le monopole pour les syndicats cégétistes, vous dites : « Liberté syndicale, droit pour l'ouvrier de choisir le syndicat qu'il préfère »; — quand elle dit : « Solidarité. Défense des Communistes d'Espagne et de Russie, » vous dites : « Ne nous occupons que de nos affaires professionnelles. Pas de politique. » — Enfin voici l'opposition fondamentale : tandis que les autres détournent directement ou indirectement leurs adhérents de la religion catholique, vous reconnaissez son utilité sociale, vous témoignez par l'hommage volontaire de votre présence que la religion peut vous rendre service à chacun dans son métier, que les principes religieux restent la base fondamentale de l'ordre et de la justice dans la profession, comme ils le sont dans la famille et la société.

Eh bien! il est utile de dire cela au public, de le proclamer au grand jour et de montrer votre drapeau. C'est utile aux autres, au peuple chrétien qui vous entoure et qui s'intéresse, n'en doutez pas, à vos efforts, et qui est heureux de connaître votre œuvre, d'être éclairé sur son caractère, sur sa nécessité et son importance pour la classe ouvrière et pour la société tout entière. Et cela est utile à vous-mêmes, car nul ne cherche le royaume de Dieu sans recevoir beaucoup par surcroît. Je ne doute pas que votre geste d'hommage à Dieu ne devienne par surcroît le meilleur et le plus efficace moyen de propagande auprès des hommes et ne vous attire de toutes parts de larges sympathies et de bienveillants et précieux concours.

II

Je viens de dire que vous apportez à la religion un hommage. Mais que lui demandez-vous? — Une bénédiction, une lumière, une force où s'appuient vos espérances.

1. Tout le monde réclame une bénédiction religieuse dans les circonstances où commencent de grandes choses, qui ont un besoin particulier de la protection divine, par exemple quand on pose la première pierre d'un édifice, quand on lance un navire, quand on baptise un enfant. N'est-ce pas aujourd'hui le baptême de ces associations naissantes, le lancement d'une entreprise de haute importance, le commencement d'une œuvre noble et grande, les syndicats professionnels, c'est-à-dire les associations de travailleurs?

Comme vous avez raison, travailleurs, de de-